

PRIX DE LA NOUVELLE GASTON WELTER 2025

TALANGE



Sommaire

Le mot du Maire	04
Le mot de la Présidente	05
Palmarès 2025	07
Prix Gaston Welter : "À chaque instant"	09
1 ^{er} Prix d'honneur : "Comme un oiseau qui s'envole"	13
2 ^e Prix d'honneur : "Patrimoine national"	17
Règlement Général	21

Le comité de lecture :

Christelle MONNOT, Présidente du comité de lecture

Anne CROCITTI, Adjointe au Maire chargée de la culture

Jérôme CARRY

Carole CHATEAUX

Françoise DOUXCHAMPS

Jean-Michel JOBIN

Marie-France KREBS

Sylvie LATASSA

Mathieu LECLERC

Cyril MARTIN

Présidente honoraire :

Michèle WELTER

Le mot du Maire

Chères lectrices, chers lecteurs,

C'est avec une grande fierté que la Ville de Talange accueille une nouvelle édition du Prix de la Nouvelle Gaston Welter. Cet événement culturel, désormais bien ancré dans notre commune, célèbre avec passion la richesse de l'écriture, la créativité des auteurs contemporains et la vitalité de la vie culturelle locale.

À travers ce prix, nous rendons hommage à la littérature, mais aussi à tout ce qu'elle permet : l'évasion, la découverte d'autres regards, et l'ouverture à la diversité des idées et des sensibilités. La culture, sous toutes ses formes, constitue un socle essentiel pour nourrir le dialogue, encourager la curiosité et renforcer le lien social.

Les nouvelles présentées cette année témoignent d'un remarquable talent et d'une grande diversité de styles. Elles invitent chacune et chacun d'entre nous à s'interroger, à ressentir, mais aussi à développer son esprit critique, en confrontant les points de vue et en explorant des univers singuliers. Car lire, c'est aussi apprendre à comprendre le monde autrement.

Je tiens à saluer chaleureusement l'ensemble des participants pour leur engagement et leur contribution à ce bel élan culturel. Mes félicitations s'adressent également aux lauréats, dont les œuvres ont su séduire le jury par leur qualité, leur sensibilité et leur profondeur.

Mes remerciements vont aux membres du jury, aux organisateurs et à tous les partenaires qui œuvrent avec conviction pour faire vivre ce prix et lui permettre de rayonner bien au-delà de notre commune.

À Talange, nous sommes profondément attachés à la promotion de la culture, convaincus qu'elle est un levier d'émancipation, de réflexion et de citoyenneté.

Je vous souhaite une belle lecture de ce recueil, riche de talents et porteur de sens.

Patrick ABATE
Maire de Talange,
Vice-Président de la Communauté de Communes Rives de Moselle
Ancien Sénateur de Moselle

Le mot de la Présidente

Nous sommes ici, une fois encore, pour célébrer des auteurs. Des « gens qui écrivent ». Laisser une trace a toujours été important pour l'être humain, comme en témoignent les peintures rupestres, puis l'invention de l'écriture, il y a 5500 ans au moins.

Et depuis, l'Homme ne s'arrête plus d'écrire. Pour inventer, créer, reproduire ; pour comprendre, clarifier, explorer. Et c'est fascinant. Tout nous intéresse l'amour, l'amitié, la haine ; les âges de la vie, notre propre vie, celle que nous rêvons, celle des autres ; témoigner de l'Histoire, inventer le futur ; décrire le réel ou l'irréel ; et bien sûr, partager des expériences, des réflexions, des sentiments, avec des lecteurs.

Et aujourd'hui, à Talange, il est question d'écrire des nouvelles, c'est-à-dire de condenser en quelques lignes, quelques pages tout au plus, une histoire simple, qui s'étend d'un court instant à une vie entière. Et c'est ce qui fait la force de ce genre littéraire. Il s'agit de ne pas tout raconter, et pourtant d'être percutant, de susciter une émotion, un sentiment, de toucher le lecteur en quelques traits. Alors qu'un roman est un ami au long cours, une nouvelle est une rencontre brève et intense, qu'elle soit emplie de douceur ou de violence, qu'elle parle d'hier, d'aujourd'hui ou de demain, qu'elle soit limpide ou énigmatique.

Et nous, membres du jury, nous avons donc, cette année encore, voyagé au gré des idées d'autres, que nous ne connaissons pas. Et nous avons le bonheur de faire la connaissance de quelques nouvellistes aujourd'hui. Nous les remercions chaleureusement pour ce qu'ils ont pu nous apporter par la lecture d'un de leurs textes et par ce que nos échanges vont pouvoir dévoiler sur la magie de l'écriture de nouvelles.

Christelle MONNOT
Présidente du Comité de lecture

Palmarès 2025

Prix Gaston Welter :

"A chaque instant "
BRUNSPERGER Thierry (Riedisheim - 68)

1^{er} Prix d'honneur :

"Comme un oiseau qui s'envole"
AUSSENAC Sabine (Toulouse - 31)

2^e Prix d'honneur :

"Patrimoine national"
JONCHERY Anne (Paris - 75)

Par ordre alphabétique :

11 nouvelles ont été retenues lors de la deuxième sélection :

"Comme un oiseau qui s'envole" / AUSSENAC Sabine (Toulouse - 31)
"A chaque instant" / BRUNSPERGER Thierry (Riedisheim - 68)
"Stéphanie" / CHOLLET François (Toulouse - 31)
"Patrimoine national" / JONCHERY Anne (Paris - 75)
"Rappelle-moi" / LE METAYER Daniel (Lyon - 69)
"Retour au stand" / MARSIGNY Bernard (Marcoux - 42)
"Ca sonne à la porte" / PATZIERKOVSKY Dominique (Dinard - 35)
"Papa Pile Papa Face" / PIACENTI Clara (Pabu - 22)
"A l'abri des regards" / PICHON Philippe (Coulommiers - 77)
"Sans « fin »" / QUENTIN Marie-Christine (Alençon - 61)
"Entretien d'embauche" / VERILLAUD Anne (Mèze - 34)

28 nouvelles ont été retenues lors de la première sélection

"Une larme dans le rhum" / ANDREIS Sophia (Colomiers - 31)
"Comme un oiseau qui s'envole" / AUSSENAC Sabine (Toulouse - 31)
"Une vue imprenable" / BERTHET-BOYER Valérie (La Trinité-sur-Mer - 56)
"A chaque instant" / BRUNSPERGER Thierry (Riedisheim - 68)
"Stéphanie" / CHOLLET François (Toulouse - 31)
"3,2 millions d'enfers" / DE BOSSCHERE Hugo (Yutz - 57)
"La petite robe verte" et "Le chat et sa souris" / GONAND STUCK Marie-José (Epinal - 88)
"L'ennemi" / JASPARD Vincent (Angers - 49)
"Patrimoine national" / JONCHERY Anne (Paris - 75)
"La faille" / LARCHE Claudette (Sardan - 30)
"Juste le silence" / LE BOULAIRE Pierre (Sarzeau - 56)

"Rappelle-moi" / LE METAYER Daniel (Lyon - 69)
"Serre-volant" / LESBROS Aurélia (Cabestany - 66)
"Retour au stand" et "Le printemps en hiver" / MARSIGNY Bernard (Marcoux - 42)
"A mon petit Monsieur en gris du train de 9h25" / MOFFARTS Siska (Spa - Belgique)
"Tête à tête" / MOREAU Marie-Hélène (Paris - 75)
"Ca sonne à la porte" / PATZIERKOVSKY Dominique (Dinard - 35)
"Orbite" / PEPIN Guillaume (Grenoble - 38)
"Papa Pile Papa Face" / PIACENTI Clara (Pabu - 22)
"A l'abri des regards" et "Le baiser du 13 novembre" / PICHON Philippe (Coulommiers - 77)
"Sans « fin »" et "Les compagnons" / QUENTIN Marie-Christine (Alençon - 61)
"Ce matin, ton baiser" / SEGAS Christophe (Brive-la-Gaillarde - 19)
"Ramage" / UGUEN Patrick (Houilles - 78)
"Entretien d'embauche" / VERILLAUD Anne (Mèze - 34)

Prix Gaston Welter : "A chaque instant"

À chaque instant change le jour. Ce matin, j'ai ouvert une porte, elle donnait sur une ruelle. Hier aussi. Peut-être la même porte mais, je crois une autre rue. Droite, plus longue je crois, bordée d'amélanchiers en fleur. Aujourd'hui, les baies d'amélanchiers sont baies de sorbiers et la rue courbe. Dans des draps qui ne sont pas les miens me suis réveillé. Dans une cuisine j'ai cherché du pain, ouvert tous les placards, tiré tous les tiroirs, pour ne trouver que beurre et confiture. Alors, par une fenêtre que j'ai ouverte sur des cimes de paulownias j'ai regardé, peut-être... Mais non, pas de boulangerie, et pourtant de pain, j'en ai tellement envie que je l'ai senti dans le fournil. Par un escalier je suis descendu et sorti. La porte de cet immeuble a baillé sur la puanteur d'un boulevard encombré. Devant moi, filaient trottinettes et cycles, derrière moi la porte a claqué me jetant sur un trottoir désert sur lequel un vent glacial soufflait un hiver rigoureux. Mes pieds tirent des lignes dans la neige jusqu'à la porte vitrée d'une boulangerie grande ouverte. La vendeuse me confie un sourire et une grosse miche. J'emporte les deux. Dehors, un soleil rouge m'aveugle, la main en visière je heurte une petite fille en trottinette, son short ne la protège pas du trottoir. Une femme se précipite, la prend dans ses bras, elle dort en suçant son pouce. Je me relève, devant moi la porte d'un immeuble m'invite. J'entre, je monte un escalier ; j'entre, je pénètre un appartement ; j'entre, je m'assieds dans une cuisine, j'y coupe des tranches de miche, des tartines de beurre et de confiture. Sur la table devant moi. La fenêtre encore ouverte, je me lève pour la fermer. Je viens me rasseoir, un hoquet me parcourt, ma joue tombe sur les tartines étalées.

À chaque instant, change le jour. Hors des rideaux mal tirés rampaient des stries de lumières, elles s'étaient étalées sur les murs de cette chambre. Je ferme les yeux pour retrouver l'obscurité. Mais des cris de klaxon me font lever. J'arpente la chambre, j'y longe des murs à la recherche d'une porte. Elle ne résiste pas, s'ouvre sur un balcon barré de fer forgé. Dans des jardinières poussent des fleurs qui clignent d'orange dans la nuit. Le carrefour est désert. Des lampadaires tentent vainement de danser dans ce vent nocturne qui pousse la porte dans mon dos. Je suis sur le trottoir, je me dirige vers le bas de la rue, j'y distingue un lac, bordé d'une promenade où cyclent des enfants sur des tricycles rouges. Elle s'y jette. Des cygnes blancs sur les rives attendent leur pitance. Je dois leur apporter ce pain sec, trouvé dans un placard. Encore une fois je descends un escalier, dehors, une lune me fait face de son grand disque blafard. Je détourne les yeux, mes pieds m'emportent dans la rue. Le trottoir n'est qu'une pellicule de scories scintillantes qui pénètrent ma peau. J'avance, j'avance vers le lac. Sur le rivage s'étend une ombre flottant sur l'eau, celle d'une péniche gonflée de vide. Elle bouscule les cygnes. Une petite fille fait un geste de la main, je lui donne mon pain sec et retourne. A cette table de cuisine

je m'assieds, mes bras s'y appuient, sur eux ma tête s'effondre.

À chaque, instant change, le jour. Une sonnette retentit, je cherche une porte à ouvrir, de pièce en pièce. Toutes celles que je rencontre ne s'ouvrent que sur d'autres pièces creuses de monde. Un nouvel appel tinte, suivi de coups, je reprends ma recherche, frôle les murs, les palpe. Je me recouche et abandonne. Le silence se couche avec moi dans le lit et s'étend. J'abandonne. J'entends dans la rue pétarader un triporteur. Je me relève, tente de l'apercevoir dans un pré mouillé par la rosée du matin. Seuls quelques promeneurs tracent de leurs pieds un sentier qui les mène jusqu'à une petite place entourée de platanes. A la terrasse d'un bistrot je les suis pour m'y asseoir à une table écaillée de peinture. Avec un verre posé j'y attends, il retient une guêpe épouvantée. Les ailes engluées dans un reste de tomates en jus. Je le renverse à l'horizontale. Dans le jus elle se débat sur la table, du doigt je tente de la libérer, son dard transperce mon pouce. Et ma tête dans le rouge répandu chute.

À chaque instant, change, le jour. Des trépidations stridentes m'arrachent à l'ombre du sommeil. De la fenêtre passe un tramway jaune. Il contourne tous feux éteints une cathédrale qui obstrue la fenêtre. En sort une petite fille seule son ballon trouve les courants d'air. Elle descend des marches qui se jettent dans la rivière. Sur le rivage attend une classe aux élèves tournés vers le large ils chantent. Aucune mélodie ne me parvient j'ouvre un hurlement rauque me percute en même temps que la douceur d'un vent printanier. L'escalier m'avale et me précipite. Dans la rue ronflent des véhicules. Nul passager ne les occupe à travers leurs fenêtres passe le soleil levant. De l'autre côté une boulangerie et peut-être du pain. Je me faufile entre deux rames de tramway qui se croisent. J'atteins la porte elle résiste. Exposés des pains noircissent en vitrine. Je tambourine à la porte vitrée elle éclate ma main se coupe. Je m'effondre de sang dans l'inconscient.

À chaque jour change l'instant. Le front collé à la vitre d'une fenêtre j'observe les flots battants les murs des immeubles d'en face. L'eau arrive à leurs portes des cygnes élégamment flottent vers une place un peu plus loin. Elle fait lac sur ses rives je vois l'enseigne d'une boulangerie. Je vais vers elle le pas empesé de sable. Dans la rue des dunes dégorgent des rez-de-chaussée les grains de sable roulent vers le milieu de la rue. Je les évite. Une ombre de nuage passe rasante et lourde dans un bruit de crécelle. Un myriapode file entre mes jambes à la recherche d'une bouche d'égout. La porte de la boulangerie baille sur une file de clients. Ils avancent mécaniquement et s'en vont une fois leur pain enlevé. Je prends place dans la queue derrière une petite fille qui prend son pain. Je soulève lourd le mien et ressort. Le rouge d'un soleil levant m'éblouit ma tête tourne et dans l'herbe se réfugie.

À chaque jour, change le jour. Devant moi une table de cuisine des tranches de pain dur sur une planche à découper Un pot de confiture appelle une guêpe d'une fenêtre entrebâillée Derrière elle passe un vol d'étourneaux

qui dessine dans le ciel des orbes à rompre les nuages Ils se posent dans des taillis squelettiques devant l'immeuble Les miettes de pain que leur lance une petite fille les affolent Je les suis mais les marches de l'escalier s'effritent sous mes pieds et je glisse dans la rue Des voitures passent filent forment un ruban fumant Traverser trouver la boulangerie en haut d'une butte dans ce parc j'abandonne et retourne vers l'immeuble Une porte s'ouvre sous ma poussée vers une échelle tombant dans le noir du sous-sol

À chaque instant, change l'instant. Des aboiements appellent mon réveil les rideaux tirés filtrent une lumière pluvieuse une porte s'ouvre sur une cage d'escalier où un chien dort contre la porte voisine je l'enjambe et descend un escalier qui colimaçonne vers l'obscurité d'une cave je le suis le vertige me prend et me précipite sur le sable d'un rivage puant des cygnes englués gisent dans une nappe de pétrole me décoller du sol m'est difficile ma joue prise dans la couche noire d'un œil je vois un tricycle rouge qui gît à moitié pris dans une boue fétide le pétrole coule dans mes narines les obstrue un sursaut me pousse sur le trottoir à l'ombre les paulownias ma tête appuyée s'endort.

À chaque instant change le jour. Je m'étais réveillé et j'avais repoussé mes draps. La faim d'un petit déjeuner m'avait tirillé et attiré vers la fenêtre. Me penchant, j'avais vérifié avant que de sortir, que la boulangerie en face était bien ouverte, j'avais entendu un vrombissement frôler mon oreille. Une guêpe affamée, perdue dans les amélanchiers en fleur entrait dans ma cuisine. Une délicieuse odeur de pain s'était élevée jusqu'à moi depuis la rue. J'avais su qu'à mon bonheur ne manquait qu'une miche dorée, du beurre et de la confiture, il en restait. J'avais dévalé les étages, la rue était encore silencieuse à cette heure. Un tram avait quitté l'arrêt au coin de la rue, une voiture avait attendu le vert et plus loin après les quais, le soleil levant avait jeté de l'orange sur le fleuve. J'avais observé une petite fille et sa maman qui par la promenade des quais se rendaient à l'école. Elles s'étaient arrêtées et avaient considéré circonspectes un tricycle rouge abandonné sur la pelouse. Ma faim s'était rappelée à moi et m'avait fait descendre la dernière volée de marches qui me jetaient sur le trottoir. Une trottinette, vive, m'avait rasé, j'ai trébuché, sur l'escalier, ma tête claqua.

BRUNSPERGER Thierry

1^{er} Prix d'honneur : **"Comme un oiseau qui s'envole"**

Maman m'appelle.

- Où es-tu, ma poupée ?

J'aime bien quand maman m'appelle. Sa voix est douce comme du miel et toute chaude, on dirait du soleil dans mes oreilles. Je ris un peu et je me blottis dans ma cachette. Je suis sous les draps, tout au fond de mon lit. J'aime bien être sous les draps. Il y fait tout doux, comme dans l'eau du bain, on dirait une caresse sur ma peau.

Soudain, une main se pose sur ma tête et me chatouille. Maman m'a trouvée !

Je sors de ma cachette en rampant et je me dirige vers maman, parce que je sens sa bonne odeur de caramel et de lilas.

J'aime bien le caramel, c'est tout collant comme le sable mouillé, et puis c'est drôlement bon ! Et le lilas, papa m'a dit que sa couleur c'est comme un oiseau qui s'envole. Moi, je ne connais que son parfum, parce que mes yeux, ils ne sont pas comme les yeux des autres enfants : mes yeux, ils ne voient pas.

Mais je vois avec mon cœur, comme dit maman.

C'est dimanche aujourd'hui, et c'est le jour des cachettes.

Papa a caché les croissants quelque part sur la table, je dois les retrouver avant de les goûter. La boulangère rajoute toujours une chocolatine pour moi, et c'est le petit parfum de chocolat qui me guide, chut, c'est mon secret ! Je fais glisser ma main sur la table, je frôle le vase de marguerites, je contourne la boîte de céréales que je reconnais avec son couvercle un peu cabossé, et hop, je trouve le sachet de croissants en éclatant de rire ! Quel régal ça va être, avec le bon chocolat chaud et la confiture de mirabelles ! Il paraît qu'elle est orange, comme les oranges, mais pas acidulée, plutôt sucrée comme de la barbe à papa. Ma voisine Zohra, qui colore ses cheveux et ses mains avec du henné qui sent bon l'herbe et le foin et qui aurait adoré naître avec des cheveux déjà roux, m'a raconté que la couleur orange éclate comme les ballons en baudruche quand on les pique.

Après, on ira au parc avec mon petit frère pour une grande partie de cache-cache. Mon petit frère, il rouspète toujours un peu, il dit que je triche, parce que je peux deviner les cachettes mieux que tout le monde.

C'est normal, maman m'a expliqué que j'avais des super pouvoirs et

que j'étais une super-héroïne ! C'est comme si mes oreilles entendaient toutes sortes de bruits, même les plus minuscules, comme quand mon petit frère marche à pas de loup sur l'herbe... J'entends les libellules voler, et les mouches, bien sûr, mais aussi le tic-tac de la pendule chez mes grands-parents, même quand je suis tout en haut, cachée dans le grenier. Parfois, dans le jardin, j'entends fureter les hérissons qui se promènent, je suis capable de les suivre sans les voir, et je sais aussi qu'il ne faut pas trop s'approcher car ils piquent comme le houx de Noël.

Et puis je reconnais tous les parfums du monde !

Ma mamie, elle sent la vanille et la fleur d'oranger, elle fait tout le temps des gâteaux ; je l'appelle mamie Douce parce que ses joues sont toutes douces quand je lui fais des câlins. Papi sent le miel, parce qu'il met dans sa pipe du tabac hollandais qui parfume tout son bureau, et il sent aussi les livres, parce que toutes les étagères de sa maison débordent d'ouvrages. J'adore passer ma main le long des livres, reconnaître les beaux livres d'art ou les vieux livres de poche. Papi me fait souvent la lecture et m'apprend plein de choses. En plus, on fait du vélo en tandem, c'est génial ! L'année dernière, papi et mamie m'ont emmenée à Paris. J'ai tout adoré : l'odeur du métro, le vent qui sifflait en haut de la Tour Eiffel, les vagues de la Seine quand nous étions sur le bateau mouche, les cloches de Notre-Dame... Mamie m'a raconté à voix basse tout ce qu'elle découvrait sur les tableaux du musée d'Orsay et de l'Orangerie, et je crois que mon peintre préféré, c'est Monet, parce que mon amie Lisa a aussi des nymphéas dans son jardin, dans un petit étang où chantent les grenouilles.

Mon papa, il sent la musique ! Il est danseur, quand je vais l'écouter danser je sens cette délicieuse odeur de musique, et dans ma tête tout chante et tourbillonne ! La musique, ça sent l'été, c'est tout chaud, tout parfumé. J'adore la musique, maman dit que c'est ma deuxième meilleure amie. Chez nous, la musique est comme chez elle, répète papa : dans le salon, j'ai appris à poser les disques sur l'électrophone, et mes copines adorent venir jouer aux surprises-parties : on ne met que des morceaux de Rock 'n Roll et on danse comme des folles avant d'aller prendre un bon goûter dans le jardin ! Mais j'ai aussi ma musique secrète sur mon téléphone, et je m'endors souvent en écoutant mes amis Wolfgang Amadeus ou Ludwig. Le pauvre Ludwig, lui, était sourd, mais ça ne l'a pas empêché de composer de merveilleuses mélodies...

Et ma maîtresse, elle sent bon le papier et la craie. J'adore l'odeur de la craie, et puis c'est tout lisse dans ma main ; mes camarades me disent toujours quelle couleur j'ai choisie dans la boîte à craies de la classe.

Dans ma chambre aussi j'ai un grand tableau et plein de feuilles, et je dessine en inventant des histoires. Papa m'a fabriqué une caisse spéciale pour trier les couleurs de mes craies, de mes feutres et de mes crayons. Les feutres roses sont dans un petit casier recouvert de laine, parce que la couleur

rose, c'est doux comme un mouton. Les craies jaunes sont dans leur petit lit de plastique, puisque le jaune, c'est la couleur du soleil qui traverse tout, et le plastique, c'est transparent. Je ne vois pas les couleurs, mais mes mains magiques voient à la place de mes yeux. Ma couleur préférée, c'est le blanc : j'adore toucher le coton de ma boîte à blanc.

Mon chat aussi est tout blanc, maman m'a raconté qu'il a la couleur de la neige, et c'est drôle parce que lui il est toujours tout chaud et pas froid ! Il sent trop bon, il sent le jardin, la terre mouillée et les fleurs.

Quand je serai plus grande, j'aurai un chien, et je l'appellerai Capitaine ! Parce qu'il sera comme le capitaine d'un bateau et qu'il guidera mes pas : ce sera drôlement pratique et maman m'a dit que je pourrai même aller toute seule en ville, au parc, en vacances... L'été dernier, au bord de la mer, j'ai rencontré un garçon qui avait déjà son chien, j'ai eu le droit de le promener un peu, j'étais super fière.

J'aime tellement la mer... Quand je nage, j'ai l'impression que tout mon corps est plein de soleil ! Tout est doux et chaud autour de moi, l'eau me caresse la peau et les vagues me chatouillent. Je me sens toute légère, toute libre, comme le cerf-volant que mon papi fait voler sur la dune, je flotte entre la terre et le ciel. Le dimanche, après le parc, papa me conduit à la piscine, et c'est presque comme la mer.

Mais j'aime aussi la montagne : quand nous partons en randonnée, maman ou papa m'attachent avec une petite cordelette, pour être certains que je ne vais pas glisser quand nous poursuivons les chamois sur les sentiers escarpés. L'été dernier, j'ai été la première à arriver tout en haut du Pic de Nore, dans la Montagne Noire, et le vent d'autan soufflait si fort que j'ai failli m'envoler ! L'herbe picotait mes mollets et je sentais sautiller des dizaines de sauterelles, et l'air était tout frémissant de grillons. Papa m'a décrit l'immense paysage qui s'étend au pied du pic, comme il l'avait fait à Sète quand nous avions grimpé à l'assaut du Mont Saint Clar. Ma tête bourdonne d'images et de sons, et mon tonton se moque de moi en disant que j'ai des yeux magiques cachés derrière ma tête...

Le dimanche soir, j'adore quand c'est l'heure des étoiles. Papi m'a dit qu'elles ressemblent aux petits piquants qui s'accrochent à mes chaussettes quand on va dans les bois, parce qu'elles sont accrochées au ciel. Maintenant que je sais lire, c'est moi qui raconte une histoire à mon petit frère : je touche des centaines de petits points sur mes livres, et je reconnais les lettres avec mes doigts. Maman dit que j'ai des doigts de fée : ce sont eux qui devinent les lettres et les mots, et mon petit frère est tout content quand je lui raconte ce que je lis avec mes mains. Plus tard, j'ai décidé que moi aussi, j'inventerai des histoires.

Maman vient me border, elle m'appelle encore « ma poupée », et quand elle chuchote tout près de mon oreille c'est joli comme le bruit des vagues.

Je n'ai pas besoin de petite lampe comme certains enfants qui ont peur du noir : moi, je suis tout le temps dans le noir, et je n'ai même pas peur, parce que mon noir est plein de tout ce que j'entends, que je sens et que je respire.

Ensuite, moi aussi je ferme mes yeux qui ne voient pas, mais qui regardent toutes les merveilles du monde avec leur cœur. Et je m'envole au pays des rêves qui sentent bon comme le miel et qui sont doux comme le sable.

AUSSENAC Sabine

2^e Prix d'honneur : "Patrimoine national"

Au musée. C'était l'annonce du jour. Ou plus exactement la réponse à la question du jour, celle que tout le personnel du siège se posait, enfin tous les agents car on disait agents maintenant, ce nouveau vocabulaire ça voulait tout dire, on était agis, pas acteurs pour deux sous, chacun dans sa petite case, sa niche, agents. Pas tout à fait sa niche puisqu'on nous proposait une grande sortie, une fois par an en novembre, la fête de la boîte, cohésion d'équipe, surprise et bonne humeur au programme... Le lieu n'était révélé qu'une semaine avant le grand jour, de sorte que les rumeurs allaient bon train, ça bruissait dans les bureaux depuis des semaines. Monsieur Chenal, le directeur de la boîte, debout sur l'estrade du grand hall, entouré de l'équipe chargée de l'évènementiel, venait de lâcher le morceau : nous irions au musée ! Les années passées, on avait eu les Folies Bergères avec initiation au French cancan et chorégraphie par équipe, les plages de Dunkerque avec concours de char à voile entre les services, le Puy du Fou avec baptême d'équilibrisme équestre et le trophée pour ma collègue Nadège qui était restée le plus longtemps debout sur la selle. La direction ne manquait pas d'imagination. Impliquer les agents, les mettre au défi, susciter entraide et solidarité, les maîtres mots. Mais alors là le musée, c'était la consternation.

D'habitude il fallait donner de sa personne, du cœur mais surtout du corps. Chaque fois les anatomies avaient réagi : chevilles foulées sur scène, infections oculaires dues au sable, épaules déboîtées dans le manège équestre. Mais ça passait, il faut croire qu'avoir un peu mal, on aimait ça. Mais alors le musée, c'était l'abattement, pas du tout la culture d'entreprise.

Quel musée ? a demandé Zora du service logistique, tailleur gris et lunettes en métal. Le musée d'Orsay. Ils avaient privatisé le musée d'Orsay pour une soirée, apparemment c'était exceptionnel, des mois de négociation. On partirait en début d'après-midi, on aurait droit à une visite guidée avant la fermeture du musée et ensuite ce serait l'évènement, la surprise : un jeu-mystère par équipe dans les salles. Trois bus étaient affrétés depuis Évreux, le transport collectif faisant pleinement partie de l'expérience.

Le trajet s'était bien passé. Gérald du service comptabilité, un géant de deux mètres, avait pris en main la bande son, compilé les souhaits musicaux des agents de son service, on était passé de Céline Dion à Léo Ferré, *Je m'inventerai reine pour que le feu revienne*, avec un détour par Michel Fugain, *C'est une romance d'aujourd'hui*. Je m'étais installée au fond pour qu'on m'oublie. J'aurais pu me réjouir de la sortie, chanter avec Nadège et Éric de la communication. Les autres fois, je jouais le jeu et ça fonctionnait, j'étais prise dans l'ambiance, c'était chouette. Là je n'y parvenais pas. Aussi lourde qu'une épave. Ça poissait dans ma poitrine. *Il est mort, il est mort le soleil*. Le choix de Véro, la gestionnaire des ressources humaines.

La conférencière était surexcitée. En nous voyant arriver, elle avait compris que la motivation était faible et qu'elle devrait se démener pour capter l'attention. En plus on est mardi, ce soir il y a Koh-Lanta à la télé me glissa Nadège, dépitée. Alors ? La conférencière s'adressait à nous, nous n'avions rien écouté. Elle répéta : savez-vous à qui appartiennent les collections, ces sculptures que vous voyez dans la nef, les tableaux impressionnistes que vous allez découvrir ? Devant le silence et les regards gênés elle s'écria, faisant sursauter Bénédicte du marketing : C'est à nous ! A nous tous ! A la nation avec un grand N ! Car c'est un patrimoine national, ce sont nos impôts qui financent les musées nationaux. C'est pour ça, vous êtes ici chez vous !

Ça a fait des remous dans l'assistance. Mince alors, si c'étaient nos impôts, il fallait en profiter. D'autres se félicitaient, on n'était pas n'importe où finalement. S'ensuivit une visite au pas de course dans les salles du rez-de-chaussée, dans les étages car Bertille – la conférencière avait fini par confier, dans un petit rire étouffé, qu'elle avait presque le même prénom que la seule femme impressionniste, Berthe Morisot – voulait nous montrer tous les chefs d'œuvre. Renoir, Van-Gogh, Monet et Manet – attention ce n'est pas le même peintre elle répétait –, Cézanne, tous les noms se mélangeaient mais on reconnaissait des tableaux, c'était fou : les femmes dans le vent du calendrier des Postes, le paysage de neige sur la boîte de chocolats, l'affiche des nénuphars dans le secrétariat de Monsieur Chenal, en fait on en connaissait plein. Mais c'était carrément autre chose de les voir en vrai. C'était grand. Bizarrement je me sentais un peu moins épuisée.

Le temps était compté. Le musée fermait, Bertille reprenait son souffle avant le lancement du jeu mystère. On s'est tous retrouvés assis pour un dîner léger dans la nef – la nef, on avait fini par comprendre, c'était le hall de gare, parce que le musée d'Orsay c'était une ancienne gare transformée en musée, et ça aussi, c'était épatant. Les familles de Nadège et d'Éric, le grand-père de Gérald aussi, étaient cheminots, alors forcément ça faisait quelque chose. On aurait pu manger des sandwiches en triangle en l'honneur du rail. A la place, la boîte avait investi dans des petits fours au foie gras et au boudin blanc, c'était pas mal non plus.

Monsieur Chenal, qu'on n'avait pas vu dans les bus, venait d'arriver pour annoncer le défi. Il affichait son gros sourire de chat de dessins animés. Tout le musée. On pourrait, on devrait aller dans tout le musée, toutes les salles, pour trouver.. des œuvres avec des chiens. Peints ou sculptés, peu importait. La première équipe qui en aurait trouvé quinze, les aurait pris en photo, serait redescendue dans la nef, aurait gagné. Il affichait un sourire carnassier. Des chiens pour le leader français du toilettage canin, si c'était pas bien pensé ?

Je suis tombée dans l'équipe de Zora de la logistique. Et Zora avait un plan : on n'allait pas rester ensemble, on allait se séparer pour multiplier les chances. D'autres équipes avaient eu la même idée. Ça courait dans tous les

sens. Nadège, dans une autre équipe, était à fond. Ils allaient tous vers les Impressionnistes qu'on avait vus avec Bertille, je décidai de prendre la tangente, explorer l'autre côté, l'envie d'être seule. Il y avait plus de femmes nues, debout ou allongées, mieux peintes que chez les Impressionnistes. Et des peintures avec des intérieurs de maison comme en Orient, avec les tapis et tout. Mais pas de chien. Je pris l'escalier. A l'étage, les salles étaient plus petites, les tableaux aussi, on avait peint des gens dans leur salon, dans leur chambre. Je trouvais un chat de temps en temps, sur un lit ou près d'une femme sortant du bain, rien d'autre. J'avais mal aux yeux à force de chercher.

J'entrai dans une nouvelle salle avec trois grands panneaux qui montaient jusqu'en haut, en fait ils allaient ensemble. Un jardin public avec des enfants et des femmes, pas de chien à l'horizon. Je m'arrêtai. Le jardin écrasé de soleil. L'air dans les feuillages. Les dames assises sur le banc, les carreaux de leurs robes. Ma grand-mère qui m'emmenait au parc public de Saintes. L'air dans mes cheveux quand je m'élançais vers elle. Le goûter partagé sur le banc. Maminette penchée sur moi comme dans le tableau. Les tâches de soleil sur le gravier. Le ciel gris-bleu. Maminette disparue le mois dernier. C'était dans l'ordre des choses, tout le monde le disait. Ses derniers mots pour moi, trouve-toi un petit amoureux, faut pas rester seule ma poupette. Je lus le nom du peintre, Edouard Vuillard. Il n'y avait pas de chien, pourtant je pris une photo. Et je restai plantée devant la peinture. Je ne savais plus où j'étais, dans le parc, au musée, à Saintes, dans les bras qui me manquaient tellement.

En sortant de la salle, j'étais ailleurs, sonnée. Je n'ai pas vu. Je n'ai pas vu Gérald de la comptabilité qui arrivait en courant, je n'ai pas vu Gérald freiner pour m'éviter, je n'ai pas vu le socle avec la sculpture, mais j'ai aperçu un buste de femme qui basculait dans l'air, j'ai entendu le choc quand il s'est écrasé au sol. Le visage de profil contre le parquet, le nez cassé, le turban en marbre en trois morceaux. Un buste de Rodin a murmuré le grand Gérald, livide devant le socle. Et tout de suite après, putain qui va payer ? Il n'y avait que nous dans cette galerie, personne d'autre encore, mais ça n'allait pas tarder. On n'a pas réfléchi. C'était évident. On a déplacé la tête esquinée dans un coin sombre, les morceaux de turban et le nez avec. Gérald a pris ma main et on s'est mis à courir. Les cheveux dans l'air, le cœur qui bat fort. Le bras de Gérald qui m'entoure, courir plus vite, sa voix dans mes cheveux, plus vite, plus vite. On est sortis du musée. Ça coûte combien le patrimoine national ? a haleté Gérald, les yeux paniqués, toujours son bras enlacé à mes épaules. Je l'ai regardé. Pour la première fois depuis un mois et malgré la catastrophe, j'ai souri.

JONCHERY Anne

Règlement Général 2026

<http://prix-gaston-welter.com>

Envoi des textes : du lundi 2 mars au samedi 27 juin 2026

Lauréats prévenus pour le 1^{er} décembre 2026

Le Prix de la nouvelle de la Ville de Talange est placé sous la responsabilité de la Municipalité et de l'Office Culturel Municipal. Un comité de lecture présidé par Madame Christelle Monnot est chargé de l'organisation du Prix et de l'adoption du règlement qui suit :

1. Intitulé

Prix de la nouvelle "Gaston Welter" - Ville de Talange

2. Conditions d'inscription

- Le prix est ouvert à tous, sans distinction d'âge, de nationalité ou de résidence.
- Les membres du comité de lecture ne peuvent participer au prix.
- Les droits de participation sont de 8 euros pour la première œuvre et de 3 euros pour les suivantes (chèque libellé à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange) ou virement (RIB sur demande).

Les lauréats ne pourront concourir l'année suivant l'obtention de leur prix.

3. Présentation des textes

- Il s'agit, pour les candidats, de présenter, conformément au présent règlement, une nouvelle.
- Le nombre des envois n'est pas limité, le choix du sujet est libre.
- Chaque texte présenté sera rédigé en français, dactylographié. Il comprendra environ 40 lignes par page et ne devra pas excéder quatre pages, au total plus ou moins 1600 mots.
- Ni le nom, ni l'adresse de l'auteur ne devront être portés sur le ou les textes. Par contre, sur chaque feuille du texte, en haut à droite, l'auteur portera deux lettres et deux chiffres au choix (exemple : PA/46).
- Ces deux lettres et ces deux chiffres (la devise) seront reproduits sur une enveloppe fermée dans laquelle figureront le nom, l'adresse et le numéro de téléphone et/ou l'adresse mail de l'auteur ainsi que le titre du texte (ou les titres, une devise par titre).

4. Modalités d'envoi

L'envoi doit contenir :

- le texte
- une enveloppe portant la devise (autant de devises que de textes)
- le titre de paiement (à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange)

Les envois doivent être adressés à :

Madame la Présidente du Prix de la nouvelle "Gaston Welter"
Hôtel de Ville
Service culturel
57525 TALANGE

5. Date limite d'envoi

Le concours est ouvert du lundi 2 mars 2026 et ce jusqu'au samedi 27 juin 2026 inclus.

6. Récompenses

Les textes récompensés sont imprimés sur un recueil.

1^{er} Prix : 400 euros + 50 exemplaires de la brochure

2^e Prix : 250 euros + 25 exemplaires de la brochure

3^e Prix : 150 euros + 25 exemplaires de la brochure

7. Résultats et cérémonie de remise des prix

Les lauréats, uniquement, seront prévenus des résultats au plus tard le 1^{er} décembre 2026.

Les auteurs seront conviés à assister à une rencontre autour de la nouvelle au cours de laquelle les trois lauréats seront honorés.

8. Internet

Le règlement du concours, les résultats et les textes primés pourront être consultés sur :

www.talange.com et <http://prix-gaston-welter.com>

Chaque participant s'engage à accorder aux organisateurs la liberté de diffuser son ou ses textes sur internet et dans le recueil des résultats.

9. Renseignements complémentaires

Contactez le Service Culturel de la Ville de Talange :

03.87.70.87.83 ou culturesports@mairie-talange.fr

Définition de la Nouvelle

Quelques essais de définition :

La Nouvelle se distingue des autres genres littéraires par ses qualités spécifiques :

Le sujet est original.

Elle n'est pas un récit de longue haleine s'étendant sur une vie, sur une guerre, sur des années. L'action embrasse une période de temps relativement courte (une heure, une journée, une semaine...).

Elle n'est ni légende, ni conte.

Les personnages sont peu nombreux.

Le rythme du récit est rapide et ne s'embarrasse pas de longs développements psychologiques et philosophiques.

Elle est ce difficile art de la concision, de l'essentiel, cette tension de l'écriture jusqu'à la chute qui fait souvent d'une anecdote un destin.

Prix Gaston Welter
-> 27 juin 2026 !!!

CONCOURS

THÈME LIBRE

PRIX DE LA

Nouvelle Littéraire

GASTON WELTER

TALANGE

ENVOI DES TEXTES DU

2 mars

AU

27 juin

2026

Règlement sur prix-gaston-welter.com
Mairie de Talange - Tél. 03 87 70 87 83
culturesports@mairie-talange.fr

